



HAL
open science

Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture

Julie Beauté

► **To cite this version:**

Julie Beauté. Habiter en lichens : perspectives symbiotiques sur la frugalité en architecture. Radial, 2021. hal-03640618

HAL Id: hal-03640618

<https://hal.science/hal-03640618>

Submitted on 13 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

HABITER EN LICHENS: PERSPECTIVES SYMBIOTIQUES SUR LA FRUGALITÉ EN ARCHITECTURE

INTRODUCTION

Le 18 janvier 2018, *le Manifeste pour une frugalité heureuse et créative*, écrit par Alain Bornarel [ingénieur], Dominique Gauzin-Müller [architecte] et Philippe Madec [architecte et urbaniste], inscrit l'exigence de frugalité dans le champ de l'architecture et de l'aménagement des territoires urbains et ruraux, dans le but d'esquisser des alternatives face au changement climatique, à la chute de la biodiversité, aux problèmes de pollution, à la raréfaction des ressources ou encore à la hausse des inégalités face aux impacts du dérèglement¹. Ce mouvement appelle les bâtisseur·euse·s à prendre acte de leur responsabilité dans la crise environnementale actuelle et les invite, dans leurs constructions, à consommer moins de ressources en les utilisant mieux. La frugalité, du latin *fructis* [le fruit], renvoie aux fruits de la terre que les architectes, les aménageur·euse·s et les paysagistes devraient récolter soigneusement sans détruire l'environnement. Il s'agit, par là, d'amorcer une relation apaisée à la terre, pour que l'empreinte de l'établissement humain soit réduite. Dans ce cadre, la frugalité semble jouer un rôle *écologique*, en un double sens, en tant qu'elle se présente comme une solution aux problèmes environnementaux contemporains et comme reconnexion aux êtres vivants. Mais quelles sont les implications précisément écologiques véhiculées par cette notion, et comment l'architecture peut-elle les intégrer? Cet article propose une lecture écologique et critique de la frugalité: en insistant sur les outils, les méthodes, les savoirs et les horizons fournis par l'écologie évolutive, l'enjeu est de développer des pistes symbiotiques pour appréhender les architectures et les territoires frugaux.

1 Alain Bornarel, Dominique Gauzin-Müller et Philippe Madec, «Manifeste pour une frugalité heureuse et créative», 18 janvier 2018, www.frugallite.org.

ÉCOLOGIE DE LA FRUGALITÉ

LES NICHES

Qu'est-ce qu'un·e habitant·e frugal·e dans une habitation frugale? L'écologie scientifique, science environnementale qui étudie les êtres vivants dans leurs milieux, est en mesure de fournir des éléments de réponse cruciaux. Du grec *oïkos* [la maison, l'habitat] et *λόγος* [le discours], elle analyse les relations des êtres, des habitats et des lieux, et, plus généralement, les conditions d'existence. Isabelle Stengers insiste notamment sur le travail des biologistes éco-évolutionnistes, qui ont inauguré une nouvelle biologie où l'on quitte l'organisme pour «s'intéresser aux tissus d'interdépendance qui fabriquent tant les corps que les rapports au milieu²». Il ne s'agit donc nullement de s'en tenir aux êtres vivants séparés, mais de partir de leurs réseaux d'interconnexions.

La notion de «niche écologique³» désigne la position d'un organisme ou d'une population ainsi que ses conditions de viabilité. Elle correspond au rôle d'une espèce dans l'écosystème et rend compte des ressources qui lui sont nécessaires. L'écologie évolutive peut ainsi analyser les dynamiques de *consommation* des êtres vivants, révélant l'importance des rapports de prédation et de l'enjeu de la nourriture. Cette approche va à rebours de la décontextualisation caractéristique de la société contemporaine, qui amène à une compréhension unilatérale,

2 Isabelle Stengers, *Résister au désastre*, dialogue avec Marin Schaffner, Marseille, Éditions Wildproject, 2019, p. 26.

3 F. John Odling-Smee, *Niche Construction: The Neglected Process in Evolution*, Princeton, Princeton University Press, 2013.

standardisée et détachée de la consommation⁴. La consommation des ressources du milieu doit, au contraire, être réinscrite dans des réseaux de relations concrets et charnels, dont les humain·e·s sont partie prenante. Val Plumwood s'oppose radicalement à l'exceptionnalité humaine et affirme que les êtres humains sont de la nourriture pour beaucoup d'autres organismes⁵. Nous montrer que nous ne sommes pas en dehors des réseaux trophiques nous confronte à la réalité concrète de l'existence charnelle, à notre appartenance au monde vivant en tant que corps et à notre affiliation avec ceux que nous mangeons. Se concevoir sous les traits d'une nourriture utile pour les autres, et se comporter comme tel, est un moyen de trouver une place dans le monde sous un jour plus égalitaire, mais aussi d'affirmer la solidarité qui nous lie aux autres vivants.

Il s'agit de penser la frugalité au sein d'une telle écologie de la vie, qui affirme que «la vie est donnée dans l'engagement⁶» et qui honore les connexions dont nous avons besoin. Parler d'écologie, c'est mettre l'accent sur l'interdépendance, voire proposer une déclaration de parenté au sein d'une histoire concrète et matérielle, incarnée, une histoire qui se crée dans la chair, les affects et les habitudes⁷. La frugalité doit ainsi s'inscrire dans une intelligence de ces rapports: c'est là se réapproprier l'intelligence écologique, en

4 Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018, p. 34.

5 Val Plumwood, *The Eye of the Crocodile*, Canberra, ANU Press, 2013.

6 Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, trad. Pierre Madelin, Molenbeek-Saint-Jean, Zones sensibles, 2013, p. 137.

7 Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*, trad. Jérôme Hansen, Paris, Climats, 2019, p. 18.

multipliant «les situations où prend sens le fait que les humains sont non “dans la nature” mais de la nature, comme tous les autres êtres⁸». L'écologie, comprise comme science de l'environnement, procure un cadre fructueux pour une pensée concrète de la frugalité.

LES BIORÉGIONS

Une architecture frugale s'inscrit au sein d'un écosystème particulier, de manière attentive aux particularités et aux besoins locaux singuliers. Elle n'apparaît, en cela, pas indifférente aux préoccupations du mouvement biorégionaliste, qui invite à penser l'appartenance contextualisée des êtres humains au milieu environnant, à la biorégion – avec sa géographie, son bassin-versant, son climat, sa biodiversité et ses temporalités propres. Le biorégionalisme s'oppose à l'abstraction et rejette l'idée d'un comportement écologique universel unique. Il affirme «qu'en un endroit particulier de la biosphère se tiennent, tendanciellement parlant, des synergies écosystémiques particulières et que c'est par rapport à elles qu'il faut penser les stratégies d'habitation et d'installations humaines⁹». Dans ce cadre, l'architecture pourrait être comprise comme reconfiguration attentive d'une biorégion singulière, tout en tenant compte de la question de l'échelle.

Le biorégionalisme insiste sur la nécessité de prêter attention aux composantes biotiques et abiotiques des lieux. Refonder l'architecture, l'urbanisme et le paysage sur des bases écocentrées biorégionalistes permettrait de cohabiter avec des êtres vivants nécessaires à notre survie. L'architecture pourrait instaurer non pas un monologue avec l'environnement, mais une multiplicité de *dialogues* avec la terre et les vivants – selon les termes de Plumwood, qui oppose la rationalité et

8 Isabelle Stengers, *Résister au désastre*, op. cit., p. 49.

9 Matthias Rollot, *Les Territoires du vivant*, op. cit., p. 135.

l'unilatéralité du *monologue*, à l'adaptation mutuelle et à l'accommodement du *dialogue*¹⁰. Une architecture écocentrée correspondrait alors à l'art dialogique d'organiser les relations en un lieu géographique donné, les êtres vivants, les matières et les énergies étant indissociables. La frugalité doit en passer par un travail non seulement *pour* mais aussi *avec* l'autre qu'humain.

L'architecture sort ainsi de la rencontre entre l'art et la technique pour s'allier à l'écologie évolutive et aux humanités environnementales¹¹. Elle contribue au double travail de décolonisation critique de notre rapport au monde plus qu'humain et de reconstruction ontologique relationnelle. Il s'agit de retrouver une forme de vie *in situ*, appuyée sur une pragmatique, un imaginaire et une esthétique, pour ouvrir la voie à des mondes intensément vécus et partagés: «le biorégionalisme reconnaît, nourrit, soutient et célèbre nos liens locaux avec la terre, les plantes et les animaux, les rivières, les lacs et les océans, l'air, les familles, ami·e·s et voisin·e·s, les communautés, les traditions autochtones et les systèmes de production et de commerce. Être biorégionaliste, c'est prendre le temps d'apprendre les possibilités locales¹²».

LES CHIMÈRES

La frugalité exige une certaine sobriété et suggère des alternatives écologiques et vertueuses au désordre global: elle semble orienter vers des prises de position, normatives quoique créatives, quant à ce

10 Val Plumwood, «Decolonising Relationships with Nature», *PAN. Philosophy Activism Nature*, 2, 2002, p. 730.

11 Champ universitaire émergent, regroupant les sciences humaines et sociales sur l'environnement.

12 Kickpatrick Sale, *L'Art d'habiter la terre. La vision biorégionale*, trad. Mathias Rollot et Alice Weil, Paris, Éditions Wildproject, 2020.

qu'on choisit de consommer ou non. Interroger écologiquement cet appel à la sobriété semble permettre de prévenir d'éventuelles perversions du projet de frugalité: sont ici identifiées quatre aspirations écologiques, ainsi que leurs *chimères*: des dangers troubles et ambigus sous-jacents qui pourraient faire échouer les intentions initiales.

1. L'architecture frugale aspire à s'inscrire au sein d'un *écosystème singulier* et s'appuie sur des solutions de construction produites par «la nature». Sont ainsi mises en place des pratiques *bio-inspirées*: l'emploi de matériaux non polluants, naturels voire biosourcés¹³; le recours au *biomorphisme* et au *biomimétisme*; la conception *bioclimatique*, etc. La frénésie des *biosolutions* pourrait néanmoins dissimuler une instrumentalisation du concept de nature à des fins d'ingénierie, dans une perspective de progrès, sans pour autant garantir la pertinence inconditionnelle de leur utilisation. Animée par la volonté de transposer directement des processus vivants, malgré leur complexité et leur spécificité irréductibles, à des artefacts humains, cette chimère de la *bioinspiration* n'est pas sans contenir des analogies parfois réductionnistes et des compréhensions naïves des processus écologiques.

2. L'architecture frugale vise à mettre en place une *circularité vertueuse* qui ait un impact positif environnemental et sociétal¹⁴. L'accent est mis sur les cycles, sur le renouvelable, sur une esthétique ronde et sans accroche. Cette circularité renvoie à une harmonie pérenne pouvant éviter

13 Les matériaux biosourcés (ou biomatériaux) sont d'origine animale ou végétale. Les plus utilisés dans le bâtiment sont le bois, la paille, le chanvre, la ouate de cellulose, le liège, le lin et la laine de mouton.

14 L'impact positif sociétal passe notamment par la réhabilitation de techniques vernaculaires ou artisanales – on parle alors d'«intensité sociale» d'un projet.

HABITER EN LICHENS: PERSPECTIVES SYMBIOTIQUES SUR LA FRUGALITÉ EN ARCHITECTURE

durablement toute forme de friction, et s'inscrit dans le paradigme du développement durable. La durabilité apparaît cependant comme une norme ou une valeur en soi et semble correspondre à une conception désuète de l'équilibre de la nature. Commémorer le développement durable fait perdre de vue la résurgence du vivant et laisse de côté les écologies issues de la perturbation dans lesquelles de nombreux vivants cohabitent sans harmonie. La *chimère de la durabilité* pourrait ainsi amener à une architecture a-temporelle – circulaire, immortelle, sans altération – au lieu de faire place à une pensée de l'usure et à l'idée que les perturbations réalignent les possibilités de rencontres transformatrices.

3. L'architecture frugale recherche la *protection et la préservation* des milieux comme des constructions, aspiration qui se manifeste par une double volonté d'autonomie et de discrétion: on minimise les interventions humaines, on favorise l'utilisation des *low-tech* et on recherche l'indépendance énergétique et technologique. La *chimère de la sauvegarde* tend néanmoins à héroïser les pratiques humaines, aussi discrètes soient-elles, présentant les êtres humains comme des gardiens rationnels gérant la nature. La sauvegarde s'appuie sur une certaine conception de la nature univoque et fétichisée – on le voit avec l'histoire de la *wilderness* –, souvent liée à une approche conservatrice voire colonisatrice vis-à-vis de la nature.

4. L'architecture frugale aspire à planifier les interactions et les échanges de toute sorte afin de les rationaliser de manière maîtrisée et économe. Elle semble mobiliser une vision de l'écosystème au prisme de *fonctions* identifiées dans l'ensemble observé. C'est la *chimère de la fonction* qui autorise un vocabulaire économique aussi présent en écologie évolutive: on parle de services, de coûts et de pertes, de maximisation et de minimisation, de synergies. Le primat de la fonction permet d'insister sur l'importance de l'efficacité et de l'utilité, de rationaliser la gestion

des flux et des ressources, mais au prix des relations et des êtres, menaçant de dépeupler l'architecture¹⁵.

LES CABANES

Pour manier de façon critique la bio inspiration, la durabilité, la sauvegarde et la fonction, les savoirs tirés de l'écologie évolutive fournissent des éléments théoriques et pratiques afin d'interroger les dynamiques concrètes des écosystèmes et échapper aux idéologies et récupérations. Ils ouvrent des perspectives *plus qu'humaines* à la conception architecturale, au-delà du dualisme entre nature et culture, au sens où ils invitent à considérer l'ensemble des vivants humains et autre qu'humains, et à prendre soin des lieux. L'enjeu est dès lors, pour les bâtisseur·euse·s, de comprendre comment allier l'éthique et l'écologie sans se détourner d'une approche critique politique – de reformuler la vie humaine en termes écologiques, et de reformuler la vie non humaine en termes éthiques¹⁶.

Une écologie de la frugalité, avec en son centre les relations, permet ainsi de penser l'architecture comme protection, comme rythme et comme accompagnement: un accompagnement silencieux à apprivoiser, un accompagnement physique qui nous renvoie à notre incorporation, un accompagnement visible sur lequel on peut agir en retour, un accompagnement esthétique et artistique, contre toute forme de conformisme industriel, unilatéral et générique¹⁷. La frugalité pourrait alors inviter la pratique architecturale à ralentir et à imaginer, au sein d'une écologie de la rencontre.

¹⁵ Sophie Houdart, «Peupler l'architecture», *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. VII, no 4-4, 2013, p. 761-784

¹⁶ Val Plumwood, *The Eye of the Crocodile*, *op. cit.*

¹⁷ Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant*, *op. cit.*, p. 56.

Patrick Bouchain et Christophe Laurens rendent compte, dans un travail élaboré avec des étudiant·e·s en architecture, des cabanes de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Élargissant le champ de la pratique architecturale à l'observation et à la description de la situation librement construite, l'ouvrage propose des dessins d'architecture donnant à voir la structure et les textures non seulement des constructions, mais aussi des alentours, des arbres, de la boue, des chemins. Les cabanes composent avec l'endroit et suggèrent ainsi des modes de vie totalement inattendus: «l'art d'habiter la surface de la Terre dont l'architecture fait son métier pourrait aussi se dire l'art de composer délicatement avec les autres et avec les milieux¹⁸».

DES RESSOURCES AUX ENCHEVÊTEMENTS

LES ALGORITHMES

Le paradigme de la frugalité nécessite la critique d'une conception économique et planificatrice qui aille à l'encontre de l'absence relative de biodiversité, de géodiversité, de morphodiversité ou d'ethnodiversité dans les territoires. L'uniformité et la conformation engendrent en effet des espaces sans qualité, désintègrent les individus et orientent vers la consommation et la productivité. Un modèle économique est créé, où l'on cherche à minimiser les restes vivants à l'écart, en les traitant comme «rebut à stocker, problèmes à régler, difficultés à traiter, résistances à écraser¹⁹».

Ce conditionnement de l'environnement et de la société s'exprime en termes de *gestion des ressources* qui produit une aliénation par

¹⁸ Christophe Laurens, Patrick Bouchain, Jade Lindgaard et Cyrille Weiner, *Notre-Dame-Des-Landes ou le Métier de vivre*, Paris, Loco Éditions, 2018, p. 14.

¹⁹ Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant*, *op. cit.*, p. 105.

rapport aux milieux et aux vivants, selon une logique capitaliste de la marchandise où les choses sont arrachées au monde pour devenir des ressources isolées et échangeables. La notion de ressource est l'élément de base pour une pensée du territoire associée à des coûts et à des bénéfices: elle rend possibles des modèles élaborant des stratégies et mathématisant des histoires. Les équations et les graphes permettent alors d'ignorer ce qui ne doit pas être pris en compte, et de mettre en place des systèmes d'équivalence.

Jean-Baptiste Vidalou propose une critique historique radicale de l'aménagement du territoire pour y souligner l'hégémonie contemporaine du quantitatif, qui met l'accent sur la gestion et la mesure. L'axe de l'aménagement laisse de côté les lieux et les vivants, aplanissant le territoire, et sa vision ingénierique et planificatrice lisse les aspérités du terrain, transformant les forêts en infrastructures énergétiques, via des discours de projection. Le territoire devient alors parc d'expertise et objet d'un *gouvernement de projet*: «la planification de l'ingénieur doit mesurer, découper, sectionner le réel, elle doit le partitionner par autant d'infrastructures et de calculs économiques pour pouvoir asseoir sa domination [au point que] chaque pan de l'économie et du social est désormais investi de ces mécanismes de projet, de mesure et de contrôle²⁰». La comptabilité du vivant, la standardisation et la modélisation, la mise en place d'unités uniformes, ou encore les systèmes de compensations, réduisent le monde en lignes de compte.

LES FRICTIONS

L'enjeu est de prendre acte de la dimension concrète, incarnée et opaque du territoire, non pas en partant d'une harmonie vivante présumée, mais en produisant des frictions de terrain, afin de prendre la mesure des forces vivantes de résistance et de résurgence. Dans les interstices du

²⁰ Jean-Baptiste Vidalou, *Être forêts. Habiter des territoires en lutte*, Paris, La Découverte/Zones, 2017, p. 30.

capitalisme, «chaque entité vivante rejoue le monde, que ce soit à travers les rythmes de croissances saisonniers, les schémas vitaux de la reproduction ou les expansions territoriales²¹», pour remodeler parfois des paysages entiers. Il s'agit dès lors de chercher un décentrement du regard et de raconter des histoires dont les humains ne sont pas les protagonistes principaux.

Les autres qu'humains apparaissent comme des agents actifs de la biosphère: chacun participe par lui-même à transformer et à remodeler les milieux dans des configurations singulières et changeantes, créant des espaces d'expression, de réinvention et d'appropriation autonomes. La notion d'*autonomie plus qu'humaine*²² s'oppose alors très directement à une compréhension des milieux en termes de ressource. Autonomes quoique connectés au sein d'écosystèmes, les agents plus qu'humains donnent au territoire ses qualités selon des coordonnées de temps et d'usages stratifiés.

Des dynamiques férales interviennent dans ces jeux de friction. Issue de l'écologie évolutive, la féralité désigne la situation d'une espèce domestique renvoyée à l'état sauvage. Anna Tsing oriente ainsi cette notion: «par féral, on entend ici une situation dans laquelle une entité, élevée et transformée par un projet humain d'infrastructure, poursuit une trajectoire au-delà du contrôle humain²³».

²¹ Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, trad. Philippe Pignarre, Paris, La Découverte, «Les Empêcheurs de penser en rond», 2017, p. 57.

²² Jonathan Prior et Emily Brady, «Environmental Aesthetics and Rewilding», *Environmental Values*, 26-1, 2017, p. 3151. Je remercie la géographe Salomé Dehaut pour cette référence et pour m'avoir aiguillée sur l'importance de l'autonomie plus qu'humaine.

²³ Anna Lowenhaupt Tsing, Jennifer

Les infrastructures offrent des opportunités inattendues aux autres qu'humains: les vivants modifient les projets de monde en chantiers, des mondes mutuels où de nouvelles directions peuvent émerger. Les entités férales non seulement participent, mais aussi *font* les infrastructures. La féralité permet donc de complexifier les interactions transpécifiques et plus qu'humaines à l'œuvre dans les territoires et dans les infrastructures, au-delà des plans, des algorithmes et du contrôle.

LES LIGNES

Le monde est travaillé par des trajectoires plus qu'humaines, par des lignes vivantes: lignes de conduite, lignes de vie, pistes, départs ou ouvertures. Tim Ingold, dans son anthropologie comparative des lignes²⁴, en dégage deux grands types: les fils et les traces, qui se transforment réciproquement, formant des surfaces avec les traces ou les faisant disparaître avec les fils. La ligne, perçue comme mouvement et développement, n'est pas sans dynamique spatialisante. Si les individus ne se déplaçaient pas selon des trajectoires particulières, il ne pourrait pas y avoir de lieux, pas d'expérience d'être *quelque part*: «pour être un lieu, il faut que tous ces "quelque part" se trouvent sur une ou plusieurs trajectoires de mouvement qui proviennent ou s'orientent vers d'autres lieux²⁵».

Le monde se compose ainsi non pas de choses fixes dans l'espace, mais de lignes: «qu'est-ce qu'une chose, ou une personne, sinon un tissage de lignes – les voies du développement et du mouvement – à partir de tous les

Deger et Alder Keleman, *Feral Atlas: The More-Than-Human Anthropocene*, ouvrage multimédia, Stanford University Press, 2019.

²⁴ Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, trad. Sophie Renaut, Molenbeek-Saint-Jean, Zones sensibles, 2013.

²⁵ *Ibid.*, p. 9.

HABITER EN LICHENS: PERSPECTIVES SYMBIOTIQUES SUR LA FRUGALITÉ EN ARCHITECTURE

éléments qui la constituent²⁶» La grande figure du *land art*, Andy Goldsworthy, en rend bien compte: ses sculptures géométriques éphémères pistent les traces vivantes et laissent rêver les lignes. Passionné par les échelles et le passage du temps à travers les plantes, la terre, les mers, la glace et la pierre, l'artiste perçoit le paysage comme composé de lignes polymorphes – celles des vivants et des éléments. Comme dans le monde, l'instabilité est toujours présente dans ses travaux: «Plus que des thèmes, le processus et la dissolution – ainsi que la capacité d'agir des humains comme des non-humains, des êtres animés autant qu'inanimés – sont ses véritables partenaires et matériaux²⁷.»

Des lignes de vie et de mort se créent, se croisent, évoluent ensemble, se transforment, prennent le relai les unes des autres. Elles invitent à accepter la mortalité comme condition de la vie, à être conscient.e.s de la contingence des émergences qui peuplent le monde à toutes ses échelles. Garder à l'esprit le voisinage mutuel de la vie et de la mort, y compris dans l'architecture, c'est se rendre capable de penser avec la *résurgence* du vivant: «de petits tourbillons de vies tangotent ensemble sur la scène des grands fleuves de la perturbation²⁸». Les vivants sont toujours pris dans des flux qui s'écartent de l'équilibre et de la règle, sans aucun *statu quo* où s'appuyer: cette *précarité*, qui rend paradoxalement la vie possible, renvoie à l'impossibilité de planifier, mais elle stimule aussi l'art de faire attention à ce qui est là.

26 *Ibid.*, p. 12.

27 Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*, *op. cit.*, p. 50. Pour plus de détails sur l'œuvre de cet artiste, voir le documentaire qui lui est consacré [Thomas Riedelsheimer, *Rivers and Tides*, 2005.].

28 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, *op. cit.*, p. 283.

LES PELOTES

Les lignes s'enchevêtrent dans des tissages de contingences interspécifiques – avec des perturbations irréversibles et des possibilités de reprises, qui inaugurent de nouvelles formes de liens: la question est moins celle de l'identité individuelle que celle des pluriels qui se font et se défont. Les liens conduisent alors à différentes élaborations ouvertes du monde: les parcours de vie dessinent l'épaisseur d'un territoire commun, au sein d'une géographie qui *noue* des liens. Alessandro Pignocchi, dans sa bande-dessinée sur la ZAD, montre que le rapport aux lieux et à l'environnement s'en trouve profondément transformé: «percevoir un territoire comme un tissu de liens potentiels lui donne une épaisseur, une texture particulière²⁹».

Ces cohabitations vivantes sont sujettes à l'indétermination des transformations des uns et des autres, et de leurs rencontres: «les volontaires acquièrent la patience qu'il faut pour se mêler aux autres espèces multiples sans savoir à l'avance où ce monde en devenir les emmènera³⁰». Les relations interspécifiques mettent en œuvre des échanges fortuits, des captures inattendues, des enchevêtrements indéterminés, des associations hybrides, souvent bien plus complexes qu'une simple juxtaposition indifférente. De nouveaux mondes épais et pluriels prolifèrent, où cohabitent activement toutes sortes de vivants, au sein d'une pelote d'histoires plus qu'humaines.

Nous sommes ainsi contaminé.e.s par nos rencontres: nous nous transformons en ouvrant la voie aux autres. Dominique Lestel va jusqu'à parler d'intoxications réciproques au sein de systèmes oscillants, où il s'agit de s'introduire dans le rythme du cohabitant, mais aussi de pouvoir lui ouvrir son propre

29 Alessandro Pignocchi, *La Recomposition des mondes*, Paris, Éditions du Seuil, 2019, p. 29.

30 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, *op. cit.*, p. 282.

rythme³¹. Ces contaminations génèrent des directions nouvelles, au sein d'une «cacophonie d'histoires troubles³²». Tout événement est toujours plus qu'humain: l'enjeu est dès lors d'occuper autrement le terrain, de faire place à l'imprévu et aux marginalités vivantes – de «jardiner les possibles³³».

ARCHITECTURES SYMBIOPŌIÉTIQUES

LES LICHENS

La forme des lichens suggère un organisme à part entière. Toutefois, les lichens à la fois s'apparentent à des végétaux, car ils sont photosynthétiques, et forment des spores comme certains champignons. Composites, ils découlent d'une association entre un champignon hétérotrophe et un partenaire chlorophyllien – des cellules d'une algue verte ou des cyanobactéries: le champignon prodigue de l'azote, des protéines, de l'eau et des matières minérales à l'algue, et l'algue lui synthétise des glucides. Leur nature hybride montre que des organismes, même d'espèces différentes, peuvent «réaliser ensemble une structure visible à l'œil nu, dotée de sa forme propre, où ils vivent ensemble, jamais seuls³⁴». Les lichens sont pris ici comme *figure* d'enchevêtrements: il s'agit d'en tirer les ficelles pour les intriquer dans de nouveaux motifs³⁵ et ainsi

31 Dominique Lestel, *Les Amis de mes amis*, Paris, Éditions du Seuil, 2007; *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011.

32 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, *op. cit.*, p. 75.

33 Marielle Macé, *Nos cabanes*, Paris, Verdier, 2019, p. 29.

34 Marc-André Selosse, *Jamais seul. Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*, Arles, Actes Sud, 2017, p. 14.

35 Isabelle Stengers, «Jeux de ficelle avec Haraway», dans Florence Caeymaex,

proposer une compréhension symbiotique de la frugalité.

Les lichens, résultant de *symbioses*, permettent de reconsidérer la vision du monde qui sépare les êtres, les espèces et les choses. La symbiose est définie aujourd'hui comme une «association physique durable au cours de la vie de deux organismes qui en tirent un bénéfice mutuel³⁶»: elle renvoie à une coexistence prolongée et à une stratégie mutualiste. Outre leur omniprésence dans l'environnement et dans l'histoire de l'évolution³⁷, les symbioses structurent le monde vivant, dans la mesure où elles impliquent des transformations tant des organismes, de leurs fonctions et de leurs interactions que des milieux écologiques eux-mêmes³⁸. Elles bouleversent la clôture de l'organisme, font valoir le mutualisme dans la théorie de l'évolution et esquissent une ouverture du concept d'espèce: différencier des individus déterminés devient particulièrement ardu.

Les lichens et leurs motifs revalorisent les infections en montrant qu'elles peuvent être créatrices. Au sein d'un «jeu vital inventé par les participants³⁹» émergent différentes formes de *faire avec*, de *faire malgré* ou de *faire grâce* aux autres et au risque des autres – des *symbiopoïèses*⁴⁰: les

Vinciane Despret et Julien Pieron, *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2019, p. 300.

36 Marc-André Selosse, *La Symbiose. Structures et fonctions, rôle écologique et évolutif*, Paris, Vuibert, 2000, p. 5.

37 Lynn Margulis et Dorion Sagan, *What Is Life?*, Berkeley, University of California Press, 2000.

38 Jan Sapp, *Evolution by Association: A History of Symbiosis*, New York, OUP USA, 1994.

39 Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*, op. cit., p. 157

40 Si Scott Gilbert et David Epel

dynamiques symbiotiques défont les identités et les lignées, hybrident, composent et décomposent des mondes possibles. Haraway ramène ainsi à l'humus en pensant en termes de compost⁴¹: elle met en lumière la collaboration multiespèces par laquelle les matières organiques et inorganiques se transforment, et par laquelle le déchet organique revient à la vie. Elle ouvre la voie à des récits de symbiopoïèses qui rassemblent des espèces organiques et des acteurs abiotiques et invite à prêter l'oreille aux vies enchevêtrées, visibles et invisibles, qui font la terre vivante⁴².

LES HISTOIRES

Appréhender les symbiopoïèses renvoie à une vision symbiotique de la vie⁴³ et implique d'avoir recours à une *épistémologie symbiotique*. Il s'agit tout d'abord de «penser à partir de», à l'image du géographe anarchiste Pierre Kropotkine qui piste les vivants et les idées au sein des milieux. Kropotkine s'efforce constamment de

ont initialement utilisé l'expression de «symbiopoïèse» pour désigner un codéveloppement inhérent à un holobioïote [Scott Gilbert et David Epel, *Ecological Developmental Biology: The Environmental Regulation of Development, Health, and Evolution*, 2^e éd., Sunderland [Mass.], Oxford University Press, 2015, p. 672-673], Anna Tsing et Donna Harway en élargissent l'usage, dans une dimension concrète, matérielle et spatiale.

41 Donna Haraway, *Staying with the Trouble: Making Kin in the Chthulucene*, Durham [NC], Duke University Press Books, 2016.

42 Thierry Hoquet, «Pour un compostisme enchanté», *Critique*, n° 860-861-1, 2019, p. 44-55, ici p. 50.

43 Scott Gilbert, Jan Sapp et Alfred I. Tauber, «A Symbiotic View of Life: We Have Never Been Ondividuals», *The Quarterly Review of Biology*, vol. LXXXIV-4, 2012, p. 325-341.

localiser et de spatialiser les phénomènes, s'appuyant sur de nombreux exemples concrets et invitant à sortir des laboratoires et des musées pour gagner les steppes ou les montagnes. C'est son exploration en Sibérie orientale – où la lutte darwinienne pour l'existence ne lui paraît que marginale – qui lui donne l'intuition de l'aide mutuelle comme facteur d'évolution: pour lui, la théorie malthusienne de la limitation des ressources et de la surpopulation n'est en rien un modèle universel⁴⁴. Sa pensée émerge du monde de la vie et se transforme avec lui, il observe la composition du monde loin des cosmologies abstraites pour penser par le milieu.

Si le propos est contextualisé, il est aussi situé, c'est-à-dire inscrit dans un réseau de connexions partielles. Haraway propose une épistémologie féministe appuyée sur la notion de *savoirs situés*: comme les lichens et comme les phénomènes vivants, les connaissances sont issues d'une incorporation spécifique et contingente, et inaugurent des perspectives partielles sur monde. Les savoirs situés consistent en une pratique critique de l'objectivité et désamorcent toute prétention d'innocence: «l'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet⁴⁵». Prenant acte que les parties ne forment jamais un tout, l'épistémologie cherche ces connexions partielles qui donnent à voir des géométries contre-intuitives, des ouvertures inattendues et des traductions intempestives pour vivre ensemble.

Tout propos, tout phénomène s'inscrit donc dans un réseau de relations incorporé de

44 Pierre Alexeïevitch Kropotkine, *L'Entraide. Un facteur de l'évolution*, trad. Louis Bréal, Montréal, Écosociété, 2005.

45 Donna Haraway, «Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective», *Feminist Studies*, XIV-3, 1988, p. 575.

HABITER EN LICHENS: PERSPECTIVES SYMBIOTIQUES SUR LA FRUGALITÉ EN ARCHITECTURE

manière complexe, différenciée et singulière. Il s'agit alors d'opérer un décentrement par rapport au regard dominateur, totalisant et centré, et de devenir capable d'«instaurer de nouveaux régimes d'attention» qui prennent acte du fait qu'«ici, maintenant, se passe et se crée quelque chose d'important⁴⁶». Cette politique de l'attention demande un renouvellement de nos outils et de nos mentalités, par exemple en matière de représentation cartographique du monde: Mathias Rollot suggère une cartographie biorégionale, non depuis les frontières, mais depuis les potentialités du territoire⁴⁷ et Anna Tsing propose une alternative à «la carte globale», en variant les échelles et des modes de représentation au sein d'une *flow map*, d'une carte des flux, à même de montrer comment la féralité s'exprime⁴⁸.

Cette épistémologie symbiotique, qui inscrit les multiples savoirs situés dans les enchevêtrements singuliers des milieux, en appelle à une culture du récit, qui puisse ouvrir l'imagination et aborder les situations dans leurs particularités. Les rencontres interspécifiques étant toujours des événements pris dans une histoire, il semble que l'architecture et l'écologie pourraient bénéficier de récits feuilletés et disparates. Suivre les traces enchevêtrées devient une manière de chercher un point de vue en déployant des récits, en créant de nouveaux motifs, au-delà des modèles, des plans, des patrons et des schémas du regard dominant. Ursula K. Le Guin invite à raconter d'autres histoires, troubles et mouvantes, des *histoires vivantes*⁴⁹.

46 Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud, 2019, p. 180-181.

47 Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant*, op. cit., p. 153.

48 Anna Lowenhaupt Tsing, Jennifer Deger et Alder Keleman, *Feral Atlas*, op. cit.

49 Ursula Le Guin, *Danser au bord*

Contre «l'histoire-qui tue», les histoires vivantes proposent des récits acentriques, sans héros ni héroïsme, soucieux du réel et des vivants, et attentifs au cours ordinaire de la vie. Elles enchevêtrent les lignes symbiopoïétiques, pour les dérober à l'entropie et à l'équivalence et pour faire droit aux impuretés et aux métamorphoses.

LES AGENCEMENTS

Les histoires symbiopoïétiques de lichens témoignent de la capacité de réappropriation et de réagencement des vivants: ils tissent leurs existences selon les rythmes et les trajectoires. Les agencements qui en découlent sont des assemblages ouverts et indéterminés, qui mettent en œuvre des «ontologies feuilletées, inconstantes et hybrides⁵⁰». Ils sont constitués de lignes et de vitesses hétérogènes, de multiplicités de multiplicités, toujours en connexion avec d'autres agencements. En leur sein s'exercent des symbioses et des passages d'hétérogènes: «chaque agencement concret est une multiplicité, un devenir, un segment, une vibration⁵¹».

Les agencements ne mettent pas seulement ensemble des modes de vie: ils fabriquent – ils sont *poïèse*. Chaque entité vivante remodèle et rejoue le monde, à travers des rythmes de croissance, des schémas de reproduction ou des expansions territoriales, non sans effets matériels très concrets. Les champignons se font par exemple bâtisseurs de monde: ils fabriquent des infrastructures d'interconnexions interspécifiques et modifient l'environnement à leur avantage et à celui des autres, au point que Tsing

du monde. Mots, femmes, territoires, Paris, Éditions de l'Éclat, 2020, p. 201.

50 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, op. cit., p. 321.

51 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*, t. II, Paris, Minuit, 1980, p. 308.

parle d'«architecture incroyable, digne d'une véritable cité souterraine⁵²». Au sein d'agencements symbiopoïétiques, les êtres vivants transforment les paysages et les infrastructures, avec des effets matériels plus qu'humains.

Il semble dès lors possible d'envisager une architecture pleinement plus qu'humaine, ne serait-ce que parce que de multiples agents, humains et autres qu'humains, fabriquent des mondes, détournent des infrastructures, produisent des paysages et engagent des processus d'habitation. Architecturer des espaces de vie reviendrait ici à engager un ensemble de processus de constructions des lieux par appropriation enchevêtrée – au sens de rendre propre à soi et de se rendre propre aux autres⁵³. L'enjeu est donc de penser l'architecture à partir des agencements polyphoniques, en ce qu'ils rassemblent des manières d'exister et en ce qu'ils fusionnent, modifient ou font disparaître des accordages concrets multispécifiques. L'architecture résulterait ainsi d'une pelote symbiopoïétique d'enchevêtrements indéterminés plus qu'humains.

LES COMMUNS

Dans cette perspective symbiopoïétique, l'architecture frugale ne se réfère pas simplement à un mouvement de décroissance: elle se laisse guider par les lichens dont les histoires témoignent d'engagements ontologiques et pratiques, relationnels, concrets et matériels. L'architecture frugale n'est pas celle qui nous délivre des besoins et des autres, mais celle qui nous livre aux milieux et aux êtres: les vivants sont exposés les uns aux autres, saisis les uns par les autres. Il semble possible de ne plus comprendre la frugalité

52 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, op. cit., p. 214.

53 Voir Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant*, op. cit., p. 79; Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, op. cit., p. 121.

selon une perspective de choix normatifs qui impose des dispositifs économes, mais comme un processus d'inscription dans des agencements plus qu'humains que des enchevêtrements indéterminés métamorphosent sans cesse dans le temps.

Tsing sonde les enchevêtrements, qu'elle envisage comme des entre-deux où il est possible de trouver des alliés. Elle propose, pour les penser, la notion de «communs latents⁵⁴», au prisme de laquelle il s'avère fructueux d'appréhender les architectures frugales et les territoires frugaux. Les communs latents sont disséminés partout, quoiqu'on ne les remarque que rarement, et sont à l'état de bourgeonnement: ils bouillonnent de possibilités. Tsing en dégage quatre caractéristiques. Tout d'abord, ils ne sont pas des enclaves exclusivement humaines, mais sont le résultat d'enchevêtrements mutualistes non antagonistes au sein d'un jeu confus. Ensuite, ils ne sont pas bons pour tous, dans la mesure où chaque niveau de collaboration fait de la place pour certains et en laisse d'autres dehors. Ils permettent ainsi de complexifier les enjeux des enchevêtrements, loin d'une perception de l'écologie en terme d'harmonie et d'équilibre. Les communs latents sont en outre difficilement institutionnalisables: ils s'insinuent dans les interstices de la loi, en tant qu'ils ne se déclenchent que par le biais de l'infraction voire de l'infection. Enfin, ils sont immergés dans le trouble où les humains ne détiennent jamais pleinement le contrôle.

L'échec des aménagements aplanissants créent des brèches pour des possibilités éphémères de vie en commun: les lichens deviennent figure géopolitique des communautés vivantes. Les communs latent, faits de mauvaises herbes, hantent les histoires de progrès: ils semblent dénués de valeur mais regorgent d'intérêt, de par les enchevêtrements symbiopoïétiques et les perspectives plus qu'humaines communes qu'ils mettent en œuvre dans les bords broussailleux de nos

54 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, op. cit., p. 369-370.

paysages désolés⁵⁵. Pour une architecture de la frugalité, l'enjeu semble donc d'aller là où la vie repousse⁵⁶. Aussi peut-on ouvrir des pistes plus qu'humaines et imaginer des cabanes pour se mettre à plusieurs, à plusieurs vivants, sans pour autant jouer aux nomades quand on ne l'est pas, sans se contenter de peu et sans enchanter les précarités – mais au contraire en les bravant, en leur opposant des conduites et des convictions⁵⁷.

OUVERTURE

Une légende, rapportée par Philippe Madec⁵⁸, raconte la rencontre du Coyote, du Petit Renard, du Geai et du Pou, et leur détermination à s'installer quelque part. Dans un monde qui devient de plus en plus difficile à vivre, tous les quatre aspirent à fuir la solitude panique de l'être égaré et à inventer, ensemble, les conditions d'une vie. Chacun avait présumé que le compagnon serait la clause de l'habitation: sans lui, on est face à l'insupportable, à la détresse, à l'inconcevable. Fortifiés par leurs liens, ils accèdent au lieu qui les appelle, cet endroit où la rivière bifurque et où les chênes rouges croissent. Ils prennent alors la matière à portée de mains et la disposent pour inventer l'arrêt de l'errance: ils construisent. Au prisme des symbiopoïèses, il semble que cette histoire nous montre comment les lignes de vie s'entrelacent et s'aiguillent vers un projet commun: trouver et établir un lieu d'habitation. Les personnages s'accomplissent mutuellement les uns par les autres, ils se livrent, et ce n'est même que depuis la pelote

55 *Ibid.*, p. 406.

56 Émilie Hache, Postface, dans Isabelle Stengers, *Résister au désastre*, op. cit.

57 Marielle Macé, *Nos cabanes*, op. cit., p. 29.

58 Philippe Madec, *Le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou*, Paris, Sujet, 2004.

contingente issue de leur rencontre que prend sens la communauté. Ils manipulent la terre, composent et recomposent avec le milieu choisi et les vivants qui le peuplent: c'est une histoire frugale, non de ressources à utiliser parcimonieusement, mais d'enchevêtrements indéterminés et d'agencements plus qu'humains à inventer sans cesse. Une histoire qui suggère à l'architecture de penser en agissant, plutôt que d'agir en pensant⁵⁹. Une histoire trouble et vivante, une histoire de lichens.

59 Tim Ingold, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture*, trad. Hervé Gausselin, Bellevaux, Dehors, 2017, p. 13